

MÉLANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI.

Montreal, Mardi, 21 Septembre 1847.

No. 3.

PENSÉES SUR LE CHRISTIANISME PREUVES DE SA VÉRITÉ. — CLERGE.

Aujourd'hui, bien des gens disent qu'ils sont éloignés de la religion par la crainte d'encourager un esprit d'empêchement et de domination dont ils accusent le clergé. Lorsqu'il s'agit de savoir si la religion est vraie, parler ainsi, c'est changer la question; mais je fais une autre réponse.

Le corps chargé de propager le Catholicisme est nombreux; si des ecclésiastiques perdent l'esprit de leur état, s'ils prennent des idées d'orgueil et d'ambition, et qu'ils parviennent à exercer une influence momentanée, d'où viendraient les secours que ce désordre rendrait nécessaires? Ils viciaient de la majorité du clergé, et de tous les hommes d'une piété éclairée. Mais quels secours pourraient offrir les incrédules blessés de préventions qu'il faudrait combattre? S'ils élevaient la voix, ils exerceraient la défiance contre la cause qu'ils voudraient soutenir; ils ne feraient qu'apporter dans le débat une triste complication. Dissipez les ténèbres de l'erreur, répandez la lumière chrétienne, vous servirez l'Etat ainsi que la religion, vous donnerez des défenseurs, courageux et purs, à l'intérêt universel.

Le clergé est de nos jours appelé à rendre d'immenses services; et il se trouve dans des circonstances favorables à la cause qu'il doit défendre. Les âmes sont fatiguées du vide qu'elles éprouvent. Les pères de famille, les hommes sensés, les jeunes gens les plus distingués par leurs facultés intellectuelles, ont soif de religion. Chez un peuple qui passait pour léger, on l'esprit fut toujours regardé comme la première des puissances de la terre, ceux qui ridiculisaient le Christianisme ont fini par se rendre ridicules; le bon ton de leur temps est devenu le mauvais ton du nôtre. Les hommes d'Etat s'éloignent contre les préjugés des impies. Les membres de l'épiscopat sont choisis dans les vues les plus sages. Tout est préparé pour que la parole du Christ soit écoutée avec respect, reçue avec confiance. Le sort, je ne dis pas de la religion, le sort de la France sous le rapport religieux, dépend surtout du clergé. Jamais les ministres des autels n'ont été responsables de plus grands intérêts, jamais plus d'espérances chrétiennes n'ont reposé sur leur sagesse; que Dieu les inspire, et nous donne des François de Sales et des Fénelon!

La manière dont le Christianisme fut établi doit nous apprendre les moyens de le propager. Jésus ne s'entoura point de secours humains; sa force était dans celui qui l'envoyait. Puissance, honneur, richesses, tout cela peut être utile dans les entreprises mondaines; mais quand il s'agit de servir Dieu, de répandre les vérités qu'il a révélées, ces petites forces d'emprunt ne pourraient ni détourner du cœur et de l'intelligence la force qui vient d'en haut.

Ce serait une grande absurdité de croire que le Christ a voulu fonder un gouvernement théocratique, lorsqu'il a dit si formellement: "Mon royaume n'est pas de ce monde." "Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César."

La mission de ses ministres est de répandre le dogme et la morale. Quand de prétendus philo-sophes veulent réduire le prêtre au rôle de moraliste, ils montrent une égale ignorance des vérités du Ciel et des intérêts de la terre. Que nous sert la morale séparée du courage de la mettre en pratique? Ne sait-on pas que si nous violons nos devoirs, c'est rarement faute de les connaître? Le grand service à nous rendre est de corriger notre faiblesse, de nous affranchir de notre lâcheté. La force de pratiquer les préceptes naît surtout de la foi. Laissez donc le prêtre accomplir sa mission; ne lui proposez pas de l'abjurer pour une autre qui tiendrait de vous, ne cherchez pas follement à vous substituer au Christ.

Il usurpe également la place du Christ, celui qui, dans des vues très-différentes, veut enseigner au prêtre la tactique des succès humains, et qui cherche à le convaincre de la nécessité d'accroître l'influence de son pouvoir spirituel par l'exercice d'une autorité temporelle. Alliance profane, impur amalgame que rejette le ministre du Ciel.

Il n'est pas toujours facile de tracer nettement la ligne de démarcation entre les deux puissances. Après avoir reconnu que la distinction est juste, nécessaire, prescrite par le Christianisme, d'affligeants débats se sont trop souvent élevés, lorsqu'il a fallu passer aux applications. Pour lever les difficultés; beaucoup de bonne foi, de modération, de désintéressement, est nécessaire de part et d'autre. Il appartient surtout au clergé d'offrir le modèle de ces vertus; il doit aux hommes en discordes le pacifique exemple de céder tout ce qu'il est possible de céder. C'est, d'ailleurs, le sûr moyen pour lui d'être armé d'une force irrésistible s'il avait un jour à défendre ce que la loi divine lui interdit d'abandonner jamais.

Les services rendus par les ecclésiastiques renfermés dans le saint ministère attestent que leur mission vient du Ciel. Chargés d'épurer nos âmes par les renseignements du Christ, et de nous communiquer la force de les mettre en pratique, ils peuvent tout vivifier dans la société. Si, bannissant de nos cœurs l'égoïsme, ils les remplissent de l'amour de Dieu et des hommes, tout se ressentira d'une céleste influence: l'union des époux, des pères et des enfants, la loyauté des relations privées, le zèle de l'administration, la fermeté de la magistrature, l'action paternelle du gouvernement. C'est ainsi que le prêtre doit prendre part aux affaires publiques.

L'époque et le lieu que le Christ choisit pour apparaître au monde, présentent une grande leçon: il ne vint ni dans une éclatante monarchie, ni dans une austère république, il vint chez un peuple dominé, opprimé par des agents de Rome; et là il fit entendre la morale qui convient à l'humanité, quels que soient les gouvernements.

L'ecclésiastique non-seulement ne doit point ambitionner d'autorité temporelle, mais il doit s'interdire d'embrasser des opinions politiques. Eh quoi! après avoir consacré de longues heures à l'enseignement chrétien, ne peut-il en faire d'utiles applications aux sujets qui nous agitent? Si vous enten-

dez simplement qu'il recommandera la paix, l'union, le désintéressement, le pardon des injures, l'oubli des souffrances, il est évident que ces exhortations évangéliques font partie de son saint ministère; mais qu'il n'entre jamais dans nos débats.

La politique n'est l'objet ni de ses études, ni de ses travaux; il n'a point de temps à perdre pour s'en occuper. Renfermé dans sa mission qui suffit à l'accomplir, le prêtre doit rester prêtre à tous les moments de sa vie.

Lorsque le ministre du Christ fait entendre la parole de son maître, sa voix émeut les cœurs, captive les esprits; on s'incline devant lui avec un affectueux respect. Mais au lieu de nous entretenir des vérités éternelles, s'il exprime des opinions politiques, de quelle hauteur il tombe! comme il se rapetisse! qu'est-il devenu? A quel titre prétend-il faire une leçon à des hommes qui peut-être ont plus étudié que lui les sujets dont il parle? Puisqu'il égale ainsi sa mission, il l'a très-probablement oubliée au point de s'attacher à tel ou tel parti. N'expose-t-il pas les têtes ardentes, et même les esprits sérieux, à penser qu'il fait servir la religion aux intérêts de ce parti? Quelle profanation, s'il lie ce qui est immuable à ce qui est véritable! s'il fait de la religion un instrument! si, lorsqu'on l'écoute, on se rappelle ce mot d'une femme spirituelle: "Il y a des gens qui servent Dieu, et d'autres qui se servent de Dieu!"

Mais, dit-on, si les prêtres n'ont pas d'opinion politique, ils ne sont point des citoyens, ce sont des étrangers jetés dans la société. Je ne discuterai pas sur le titre qui leur convient. Sans répéter ce que j'ai dit de la religion qui peut seule tout vivifier dans l'Etat, j'ajouterai que je ne concevais pas comment des hommes qui rendent de si grands services à la chose publique, et qui sont si nécessaires pour concourir à former de vrais citoyens, ne seraient pas eux-mêmes. La différence que je vois entre eux et nous, c'est que notre politique nous fait citoyens de tel coin de terre, et que la religion les rend citoyens dans toutes les parties du globe, civilisées ou sauvages ou barbares.

D'où viendrait l'exemple du détachement des biens de la terre, s'il ne venait du clergé? La langue n'a pas d'expressions trop fortes pour indiquer à quel point les ecclésiastiques doivent porter le désintéressement. Dieu ne leur a-t-il pas commandé de compter sur lui seul pour être vêtus et nourris?

Plus un clergé néglige ses intérêts temporels, plus l'autorité politique doit être enpressée d'y pourvoir. Qu'on délivre les ecclésiastiques de l'embaras et de la honte de recevoir un casuel; qu'ils puissent donner quelques secours; et ne soient jamais réduits à en accepter. On aime à voir le gouvernement se montrer libéral quand il s'agit d'exécuter de grands travaux qui répandront l'aisance; mais il est aussi des intérêts d'un autre ordre. N'oublions pas d'ailleurs, combien ils contribuent à diminuer la misère, ces pasteurs dont les conseils et les soins rendent les hommes plus laborieux, plus économes, plus capables de donner de bons exemples à leurs enfants. Voilà des secours que réclame l'économie politique. Ses espérances seront vaines, si l'on ne change pas les mœurs des ouvriers et de fabricants dont j'ai parlé; or, il est évident qu'une grande part, dans cette œuvre difficile, ne peut appartenir qu'aux ministres de la religion. Quand on cherche les moyens de rendre plus fructueuses leurs leçons, ce n'est pas d'eux qu'on s'occupe, c'est de l'intérêt social.

Je désire que le clergé soit pauvre, mais qu'il le soit volontairement. Un prêtre, ses revenus fussent-ils très-considérables, n'a droit qu'à sa subsistance; tout ce qui est au-delà, il en est le dépositaire et le distributeur.

De ces observations je ne conclus pas qu'on doive rendre opulent le clergé, pour exciter sa bienfaisance; on courrait grand risque de produire un effet tout contraire; et je ne sais comment on regretterait sa prétendue opulence d'autrefois. De grandes richesses existaient sous son nom, mais il n'était pas riche. D'énormes revenus se partageaient entre des prêtres et des hommes dont la plupart n'étaient abbés que de nom; le clergé, la masse du clergé, était pauvre. Que Dieu garde nos descendants de voir renaitre cette étrange opulence! Fermons des vœux pour que celui qui revêt les fonctions ecclésiastiques ne puisse jamais avoir d'autre motif que de contribuer à répandre l'amour de Dieu et des hommes.

A continuer.

ETUDES CRITIQUES SUR LE FEUILLETON-ROMAN. PAR M. ALF. NETTEMENT. 2 VOL. in-8°. — REVUE CRITIQUE DES ROMANS CONTEMPORAINS, PAR M. AL. DU VALCONSEIL. 2 VOL. in-8°.

Ce rassemblement sous ce titre et dans un même compte-rendu ces deux ouvrages, parce qu'ils émanent d'une pensée analogue, parce que leur inspiration est pure, courageuse et chrétienne, et parce que leur différence d'exécution ne peut que faire ressortir davantage le mérite propre à l'un et à l'autre.

Que le roman-feuilleton soit une des plaies les plus hideuses de la littérature actuelle, déjà si malade et si faible par ailleurs; que ces détestables productions exercent sur la moralité publique une désastreuse influence; qu'elles travaillent incessamment et avec un lamentable succès à la ruine des croyances, à la dégradation des caractères, à la perte des mœurs; et sont là de tristes vérités, et devenues banales à force d'être vraies. Mais ce qui est plus désolant encore, c'est l'indifférence, je dirai plus, la lâche connivence des gens de bien à l'égard d'un mal si profond et si universel. A peine a-t-on essayé dans l'origine quelque blâme et quelque protestation. Puis on a cédé peu à peu, et une sorte de mauvais et misérable respect humain s'en est mêlé. Comment contredire l'admiration de tous, comment remonter le cours du torrent? Après tout, si les romans sont immoraux, s'ils faussent l'histoire et outragent le bon sens, les romanciers ont tant d'esprit! Ils entendent si bien l'art d'exciter l'intérêt, de captiver l'imagination, de tenir en suspens les ardeurs de la curiosité! Ensuite, le moyen de ne pas connaître ce dont tout le monde parle? Le moyen de ne pas brûler son grain d'encens, ne fût-ce que par complaisance et savoir-vivre, devant l'idole du jour? Ignorer les *Mystères de Paris* ou les merveilles de *Pelle de Conte-Cristo*, c'est à être pas d'ici, c'est à se faire demander si on arrive d'une mission scientifique à la Chine ou d'un voyage au pôle! Que sera-ce si vous

avez le malheur de ne pas applaudir avec tous les salons aux ravissantes aventures des *Trois Mousquetaires*, suivies de *Vingt ans après*, et augmentées du *Vicomte de Bragelonne*, ou si vous hasardez un mot de blâme sur *Martin l'Enfant-Trouvé*? Et devant ces misérables considérations on a peur, on tremble, on n'ose pas contredire. Bien plus, on cède, on suit la vogue, on veut connaître ce que chacun exalte, et on va porter son argent d'abord, ses suffrages ensuite, aux sources impures qu'on devrait détester et flétrir!

Quant à moi, je n'ai pas le pouvoir de changer le genre humain, et j'en ai encore moins la prétention. Mais rien ne m'empêchera de m'élever contre ce travers et contre ce péril. Si ce n'était qu'une folie sans conséquence, je me contenterais de l'enregistrer à son ordre dans l'immense catalogue de ces ridicules d'un jour dont notre nation s'est toujours plus à donner le spectacle au monde, et j'estimerais que c'est une mode qui passera, ainsi que les modes de l'an dernier. Mais comme il n'en va pas de la sorte; comme chaque page de ces livres fait sa trouvée dans l'édifice social; comme chacun de ces romans met la sape et la mine sous les fondements de tout ordre, de tout principe et de toute foi; comme sous le soleil de la capitale et sur les bancs de nos cours d'assises, il ne se rencontre que trop de ces héros heureux ou malheureux qui mettent en pratique les leçons de l'école romanesque; comme les victimes se multiplient qui vont porter au bagne ou à Charenton le châiment de leurs lectures, quand elles ne cherchent pas dans le crime du suicide la ressource dernière de leurs illusions perdues; je dis qu'il y aurait une honte pour les honnêtes gens de ne se pas révolter contre les perfides et désastreux entraînements de la multitude. Je dis que c'est prendre sa part du mal qui se commet chaque jour, que de payer de sa bourse les livres et les journaux qui les prêchent. Je dis que chaque abonnement sorti d'une main qui se respecte, et donné au *feuilleton-roman*, est une prime offerte au scandale. Je dis qu'il y a là, au point de vue de la prospérité intellectuelle et morale de la patrie, une responsabilité terrible, devant laquelle doivent fléchir toutes les capitulations de faiblesse, toutes les séductions d'amusement et de distraction, tous les mauvais prétextes de respect humain. Je dis enfin, et ceci me ramène droit à mon sujet, qu'il est de devoir, et de devoir étroit, d'encourager les rares écrivains qui font tête à l'orage et qui, au risque de leur renommée, n'ont pas voulu plier le genou devant Baal.

Or, en voici deux qui méritent l'estime des âmes droites et des cœurs généreux: La réputation du premier est déjà faite. *M. Alf. Nettement* est un de ces rares écrivains dont le talent contraste avec les littérateurs que le siècle présent et l'éducation moderne produisent avec une si déplorable abondance; véritablement dévoué aux lettres, aimant d'un respectueux et sincère amour les beautés de notre grande littérature française, ayant laborieusement étudié les maîtres, analysé leurs œuvres, apprécié leur génie, et de ce commerce ayant rapporté une remarquable pureté de style, beaucoup d'élevation dans la pensée, une haute idée de la dignité de la littérature et de la mission qu'elle doit accomplir. A côté de ces qualités, que rehausse et que vivifie l'attachement à la foi catholique, paraissent certains défauts qui les déparent. Ainsi, pour ce qui regarde la doctrine, un parti-pris en faveur des traditions gallicanes, qui non seulement aveugle l'écrivain sur les services rendus en dehors de son école par les plus habiles défenseurs de l'Eglise, mais qui le porte à les attaquer quelquefois hors de tout propos. Par exemple, dans son examen du *Juif-Errant*, il ne fait pas difficulté d'avancer que M. le comte de Montalembert est responsable des attaques dirigées contre les Jésuites, en ayant imprudemment mis en cause cet ordre illustre lorsqu'on n'y songeait pas. Comme si le monde entier ne savait pas que ce sont MM. Villemain, Mignet et Cousin qui, dès 1841, ont les premiers ramené le fantôme de 1828 pour donner le change et pour appeler la passion au secours du monopole aux abois. Quant à la forme, on peut reprocher à M. Nettement une trop facile abondance d'images, un usage trop fréquent des longues périodes et je ne sais quoi d'apprêté qui se rapproche trop de la rhétorique. Je suis sévère, et j'en ai le droit; on doit la vérité aux hommes de talent, et la médiocrité seule appelle l'indulgence.

Les qualités et les défauts dont je viens de parler se retrouvent dans les *Etudes critiques*. Là seulement il y a, de plus que dans les autres écrits de l'auteur, un courage d'à-propos qui donne à son livre toute la valeur d'une noble action. C'est la lutte corps à corps avec l'erreur, avec le faux, avec la calomnie, avec l'immoralité et cela au jour de leur plus insolent triomphe. Disons le même, ces pages, qui re-teront après que les romans seront déjà oubliés, avaient à leur première apparition les caractères de la polémique la plus honorable. C'est chaque titre par chapitre que la critique assaillait le *Juif-Errant*. Toujours sur la brèche, et presque seul alors il le harcelait sans trêve; et du milieu de sa gloire factice et de ses étonnantes éphémères, le romancier, fatigué par cette voix importune, essayait de répondre, bouleversait son plan et délaissait en cris de colère.

Voilà le service rendu par M. Nettement, et dont tous les esprits généreux lui gardent une sincère gratitude. Ajoutons pour l'honneur des lettres de notre temps, qu'il a conservé les traductions de la vraie et saine critique, et qu'à une époque où la légèreté et l'apathie ont rendu si difficile cette partie si importante de la littérature, il a su la raviver et lui donner un intérêt sérieux et soutenu. Mérite incontestable, œuvre utile et féconde; puisque si, comme nous l'espérons et comme nous le voyons déjà, la raison générale et la pudeur publique doivent faire un jour justice du *feuilleton-roman*, l'honneur de cette réaction devra être rapporté pour beaucoup aux écrivains qui auront signalé les dangers et flétri les coupables.

A ce même titre, je parlerai maintenant de l'auteur de la *Revue critique des romans contemporains*. M. du Valconseil n'est pas un homme de lettres, il n'a aucune prétention ni à la phrase, ni à la période, ni à la haute critique. C'est un homme du monde, un homme d'esprit, un homme de cœur et de foi. Père de famille, doué d'une grande expérience de la vie, il a vu les ravages qu'exerce la lecture des romans, et il a voulu y porter remède; il a vu combien il fallait de peine pour mettre en garde contre le péril, pour démentir le venin caché sous les traits du drame, du récit ou du style, et il a

voulu diminuer cette peine et faciliter cette analyse. Deux obstacles s'opposent à ce que les parents, les prêtres, les chefs d'institution, tous ceux enfin qui ont autorisé sur les autres et sur la jeunesse, puissent efficacement prémunir leurs enfants, les fidèles ou leurs subordonnés contre les romans. Le premier, c'est qu'ils n'ont ni le temps ni la possibilité de les lire. Le second, c'est qu'ils ont moins encore le loisir de les méditer et de dégager l'idée fautive, le principe immoral, la théorie subversive qui y reposit. Pour vaincre ce double obstacle, M. du Valconseil s'est dévoué à servir de lecteur et (si on me permettrait le mot) d'alarme pour toutes les productions du génie romancier de nos jours. Reproduire en quelques pages l'analyse exacte de toute l'action dramatique de l'ouvrage; faire suivre cette analyse d'une exposition et d'une réfutation très-courtes et très-nettes de la doctrine inavouée qui y est contenue; voilà tout son travail. Travail immense, j'ose le dire; car on ne se figure pas l'énorme multitude de livres qu'il s'est condamné à lire. Tous les auteurs en renom ont passé au creuset: MM. Sue, Alexandre Dumas, F. Soulié, de Balzac, G. Sand, etc., et tous les romans de ces auteurs ont pris place dans cette bibliothèque, vrai *pyramide*, si l'antidote ne se trouvait pas à côté du poison. Or, chemin faisant, et en laissant aller sa plume, M. du Valconseil a rencontré des observations toujours justes et parfois éloquentes. C'était le cœur qui parlait, et dans ces loyales protestations de la conscience, dans ces chaleureuses inspirations de la foi, nous avons applaudi à de nobles mouvements et à de vigoureuses apostrophes! Il ne me reste qu'un souhait à former: c'est que M. du Valconseil continue son œuvre, qui est un des secours les plus pratiques et les plus efficaces apportés à la défense de la morale et de la vérité.

Que si maintenant je voulais terminer en rapprochant les deux ouvrages dont je viens d'entretenir le lecteur, je dirais qu'ils se suivent et se complètent; que l'un est livre de polémique générale et élevée, l'autre un dictionnaire et un manuel; que le premier prend la critique dans son acception la plus relevée et la plus littéraire, que le second la saisit dans ses applications les plus actuelles; que celui-là offre à l'esprit un aliment plus recherché et plus délicat, que celui-ci donne un jugement un recueil de sentences plus brèves et plus nombreuses; que l'un fera honneur au bon goût, l'autre au bon sens de notre époque; et qu'enfin tous deux ont une place marquée dans la reconnaissance et dans l'estime des gens de bien, les seuls dont, en définitive, le suffrage ait quelque valeur ici-bas!

H. DE R.

LEXIQUE DES RACINES LATINES, MISES EN VERS FRANÇAIS, Par ordre de déclinaisons et de conjugaisons, Par M. Romain-Cornut.

L'auteur de ce petit *Lexique* expose ainsi, dans sa préface, le but et la raison de son travail:

"Vouloir apprendre le sens des mots d'une langue en détail, à part les uns des autres, sans suite ni liaison, c'est comme si l'on voulait apprendre à lire les mots de cette langue, chacun séparément, sans remonter aux parties élémentaires de ces mots, c'est-à-dire, à l'Alphabet. Qu'est-ce, en effet, que l'Alphabet, autre chose que les *Racines* mêmes de la langue phonique? Ces racines ou éléments une fois dégagés et connus, il suffit de quelques exercices de combinaisons fort simples pour savoir prononcer tous les mots de la langue: le raccourci de la méthode conduit ainsi, en quelques heures, à des résultats que plusieurs années de travail atteindraient à peine, et jamais avec la même certitude. Or, il en est pour les mots considérés comme signes d'idées, de même que pour les mots considérés comme signe de son; c'est-à-dire, que la langue logique des idées est construite avec ordre, comme la langue phonique pour les sons, et qu'elle a aussi son alphabet.

"Trouver cet alphabet des mots considérés comme signes d'idées, le dégager avec clarté du milieu des éléments confus du langage, le ranger à part dans un système simple et commode, montrer ensuite comment la langue entière se forme de ces premières données: tel est le problème à résoudre dans l'étude de toute langue dont on voudra, acquérir une connaissance certaine et bien ordonnée."

C'est ce que M. Romain-Cornut, dont nos lecteurs connaissent depuis longtemps le goût pour les études philologiques et littéraires, vient de faire dans l'intérêt des études latines, avec un singulier bonheur tant de méthode que d'exécution. Ce *Lexique des Racines Latines* est conçu, en effet, sur un plan et dans un ordre tout nouveau, qui lui fait une place à part parmi les autres ouvrages du même genre. Il faut comprendre d'abord, ainsi que l'auteur le remarque dans sa préface, que ce n'est point ici un dictionnaire fait pour des recherches, comme les autres dictionnaires, mais un petit livre élémentaire destiné à la mémoire des enfants, et qui doit être appris tout entier par cœur. Par cette simple observation, l'ordre alphabétique n'étant plus d'aucun intérêt, ni théorique ni pratique, l'auteur l'a abandonné pour suivre une autre distribution des mots plus rationnelle et plus utile, laquelle a consisté à les assembler selon leur nature, comme parties du discours, en classant séparément les Substantifs, les Adjectifs, les Pronoms, les Verbes, les Adverbes, les Prépositions et les Conjonctions.

L'auteur ne s'en est point tenu là: car après avoir réuni tous les Substantifs-Racines, il les a encore subdivisés suivant l'ordre et le nombre des déclinaisons, et dans la même déclinaison suivant les genres. Il a fait de même pour les Adjectifs qui sont distribués en trois classes, comme dans la Grammaire. De même aussi pour les Verbes, tous rangés sous la conjugaison à laquelle ils appartiennent. On comprend tout de suite les avantages de cette distribution, qui s'adapte aux divisions générales de la Grammaire, et présente de file à l'esprit de l'enfant tous les mots analogues, c'est-à-dire régis par les mêmes lois.

L'ingénieux auteur de ce *Lexique* est allé plus loin encore et c'est ici que son travail prend plus particulièrement son caractère d'utilité pratique: il réunit, et cela dans l'intérieur même du vers, toutes les difficultés de déclinaison et de con-